

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Abeille.

2me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 31 JANVIER, 1850,

No. 11.

DISCOURS

prononcés et CHANSONS chantées au Banquet de la société Typographique, le 24 Janvier 1850.

DISCOURS DE M. H. GIRROIR.

MM. Il me serait impossible d'exprimer tous les sentiments que fait naître dans mon cœur un spectacle si nouveau, et cependant l'honneur que vous m'avez fait, en me nommant président de la société, m'impose l'obligation de parler en ce moment, au nom de toute cette assemblée. Mais une pensée me rassure : c'est qu'un mot vaut mieux qu'un long discours pour des cœurs flottant dans la joie. Il n'est donc pas nécessaire de m'étendre au long sur la reconnaissance que je vous dois pour le témoignage de confiance dont vous m'avez honoré ; non plus que sur ma résolution de répondre à cet honneur en redoublant de courage et d'activité pour la cause de la presse et de l'Abeille.

Mais je ne puis passer aussi rapidement sur la bienveillance des fondateurs de cette charmante institution. C'est pourquoi, tout en vous félicitant, MM. les élèves actionnaires, d'avoir concouru à cette œuvre et d'avoir su conserver vos droits, je vous invite, ainsi que tous les MM. collaborateurs, à vous joindre à moi, pour offrir un juste tribut de reconnaissance aux sages mentors qui nous ont procuré cette source de tant de plaisirs nobles et instructifs. Fut-il jamais reconnaissance plus méritée que celle-là ? Une presse dans un Séminaire pour les élèves : c'est une chose inouïe dans tous les temps et dans tous les lieux, MM. ; nous seuls pouvons nous glorifier d'un tel avantage. Mais à qui le devons-nous cet avantage ? Que pouvions-nous faire avec nos faibles souscriptions, sans la généreuse libéralité des membres de cette maison ? Voilà, sans doute, de quoi exciter une bien vive reconnaissance.

Cependant ce ne sont là que des moyens. Mais qui le premier en a conçu le projet ? Qui l'a réalisé ? N'est-ce pas celui qui nous a gratifié de notre belle constitution ; qui depuis n'a cessé de nous encourager, et qui aujourd'hui même a le premier mérite de cette agréable réunion des amis de l'Abeille ! Il serait impossible d'acquit-

ter la dette de notre reconnaissance pour tant de faveurs ; tâchons du moins de prévenir par le sacrifice de quelques instants, pris sur nos récréations, celles qui nous attendent encore dans sa bienveillance inépuisable.

Maintenant, MM., oserais-je me faire l'interprète de l'Abeille ? Je sais bien que vos efforts constants méritent les plus grands éloges. que c'est à moi de vous les adresser pour elle. Mais comment exprimer les sentiments d'une Abeille ! Que ne vient-elle plutôt elle-même, avec ce langage lyrique qu'elle chérit comme un bouquet de fleurs, que ne vient-elle vous témoigner elle-même sa gratitude. Il me semble l'entendre, cette Reine des Abeilles, offrir ses majestueux remerciements aux Abeilles collaboratrices aux gagnants du Puits qui lui ont présenté de si belles fleurs, aux bienfaiteurs et protecteurs de sa ruche et aux amateurs de son miel. Il me semble la voir promener sa Majesté bourdonnante sur ces objets divers, comme pour en faire l'essai, donner l'exemple de la réjouissance et promettre de nouvelles faveurs à de nouveaux efforts. Puissions-nous, MM., répondre dignement à cette aimable invitation.

DISCOURS ET CHANSON DE M. J. PERRAULT.

Mr. le Président et Messieurs, ce serait peut-être se montrer trop exigeant que de faire venir ici la Reine des Abeilles, pour adresser elle-même la parole à ses humbles sujets. Mais trop sage pour manquer aux convenances, et trop sensible à tous vos sacrifices, pour ne pas témoigner sa gratitude, elle m'a chargé de vous faire part, dans son langage favori, de ses plus gracieux remerciements, et des promesses les plus flatteuses. Je suis donc heureux, Mr. le président, de répondre en même temps à votre désir, et aux ordres de votre aimable souveraine.

LA REINE DES ABEILLES
AUX ABEILLES COLLABORATRICES.

Rebappée à l'orage,
Qui troublait mes États.

Je ne crains plus l'outrage
De plus honteux trépas ;
Désormais, je l'espère,
Je volerai toujours
Mais pour que je prospère,
J'ai besoin de secours :—

Sois donc, jeunesse ardente, (refrain.)
Sois mon plus ferme appui,
De ta joie innocente,
J'éloignerai l'ennui.

Déjà quelles merveilles !
Quoi ! par ses seuls moyens,
La Reine des Abeilles
Fête ses citoyens :—
Un banquet magnifique
Rachete vos labeurs,
Et notre république
Vit au milieu des fleurs.
Sois donc, &c.

Au temple de mémoire
Vos noms seront gravés,
Et vos titres de gloire
Avec soin conservés ;
Ces titres sont agréables,
Les discours éloquentes,
Les récits mémorables
Et les écrits piquants.
Sois donc, &c.

Vos fêtes solennelles
Et tous vos jeux divers,
Imprimés sur mes ailes
Charmeront l'univers :—
Ces fleurs de la jeunesse,
Triomphantes du temps,
Seront pour la vieillesse
Comme un nouveau printemps.
Sois donc, &c.

DISCOURS DE M. C. BUCKLEY.

Si je prends maintenant la parole, Messieurs, ce n'est pas pour ajouter quelque chose à ce que Mr. le Président a déjà dit car il est de droit l'interprète des sentiments de la Société ; et dans cette circonstance, comme d'ordinaire, il les a si bien exprimés, qu'il ne nous reste qu'à nous en applaudir et l'en féliciter. Mon but n'est pas non plus d'exciter votre zèle et votre bonne volonté par rapport à l'Abeille et à la Société Typographique ; ce soin serait superflu, puisqu'il n'y a ici que de fervents amis de l'une et de l'autre. Ce que je me propose, c'est de vous dire librement ce que je pense au sujet de notre Abeille, c'est de vous en parler comme l'on parle d'une chose que l'on aime, sans s'inquiéter de savoir s'il est nécessaire ou à propos qu'on le fasse.

Mulgré les nombreuses et alarmantes prophéties qui prédisaient la mort de l'*Abeille*, bientôt dix-neuf mois se sont écoulés depuis qu'elle a paru pour la première fois. Cette constance dans nos travaux me remplit de joie, et parce qu'elle a été la cause de beaucoup de bien pendant ce temps, et surtout parce qu'elle est un motif d'espérance pour l'avenir. Mais ici on me dira peut-être : Est-ce que vous avez déjà oublié ce qui est arrivé à l'*Abeille*, il n'y a pas encore deux mois ? Non, Messieurs, je ne l'ai point oublié, et loin d'en voir quelque chose d'alarmant dans cette circonstance, j'ose croire qu'elle est d'un heureux augure pour notre journal. Très-souvent, dans la jeunesse, une maladie grave est une heureuse secousse qui donne ensuite au tempérament une vigueur qu'il n'aurait pas eue sans cela. Espérons, MM., que telle a été celle de l'*Abeille*, puisque jusqu'ici, tout porte à le penser, et ayons assez de confiance en nous-mêmes et en ceux qui viendront après nous, pour ne pas craindre que les élèves de cette maison se privent jamais des avantages inappréciables que leur procure ce journal.

Je dis que ces avantages sont inappréciables, et voici les raisons qui me portent à le croire. Nous ne sommes pas ici, MM., pour y demeurer toujours, mais pour nous y préparer à remplir plus tard, dans la société, la place que nous destine la Providence. Tous nos travaux doivent donc tendre vers ce but. Le principal moyen d'y parvenir est sans doute l'étude des langues, de l'histoire, de la littérature et de la philosophie, puisque ces connaissances sont nécessaires pour donner à notre intelligence tout le développement dont elle est susceptible et qu'elles sont en même temps la base indispensable des études spéciales que nous aurons à faire plus tard. Ainsi ne devons-nous épargner ni soin ni travail pour nous rendre parfaitement maîtres, s'il est possible, de toutes les matières que renferme notre cours d'études.

Cela n'est pourtant pas encore suffisant pour nous mettre en état, au sortir du collège, de bien comprendre les circonstances nouvelles dans lesquelles nous nous trouverons. Nous aurons alors, grâce au gouvernement sous lequel nous vivons, des devoirs politiques à remplir et des droits à exercer. Comment pourrions-nous bien distinguer ceux-ci et nous acquitter de ceux-là, si nous n'avions alors d'autres connaissances que celles dont je viens de parler ?

Ce qu'il nous faut donc de plus, c'est la lecture des journaux. C'est par les journaux seulement que nous parviendrons à nous former une idée de l'état de notre

société, de ses besoins, des partis qui l'agitent et d'une infinité d'autres choses que l'on doit savoir dans une monarchie constitutionnelle. Je ne crains pas de dire que sans la lecture des journaux notre éducation serait défectueuse. Il manque en effet quelque chose de bien important aux connaissances d'un jeune homme qui sait parfaitement ce qui s'est passé à Rome ou à Athènes il y a plus de deux mille ans, et qui ignore presque entièrement les faits contemporains les plus remarquables, même ceux qui se sont accomplis dans son propre pays ; qui connaît les Sénatus-consultes rendus du temps d'Auguste, mais qui n'a pas la moindre idée des travaux de sa propre législature. Ce jeune homme, MM., est-il suffisamment préparé pour jouir des droits politiques qu'il aura bientôt à exercer ? Est-il en état de remplir des devoirs importants que vont lui imposer les lois de sa patrie ? Non, certainement non ! Il faut donc en venir à la conclusion qu'il devrait lire les journaux.

Mais d'un autre côté, que de choses inutiles dans ces journaux ! Que de temps il perdra à parcourir les stériles articles qui en remplissent souvent les colonnes ! Peut-être aussi les passions politiques, qui président ordinairement à la rédaction de ces journaux, le priveront-elles bientôt du calme nécessaire à des études plus sérieuses ; peut-être même l'en dégoûteront-elles tout-à-fait. Il faut convenir que tous ces dangers sont réels ; et c'est précisément ce qui me porte à dire que l'*Abeille* est pour nous un avantage inappréciable. En effet nous trouvons dans l'*Abeille* tout ce qu'il y a d'utile pour nous dans les grands journaux, sans aucun des dangers que je viens de signaler. Elle ne manque jamais de nous faire connaître les événements politiques de quelque importance, qu'ils soient arrivés dans ce pays ou ailleurs ; mais elle le fait toujours en peu de mots et sans circonstance inutile ; elle rapporte les faits avec impartialité, et l'esprit de parti ne se montre jamais dans ce qu'elle en dit. On a reproché à l'*Abeille* de n'avoir point de couleurs politiques ; ce reproche me réjouit, car il est une preuve que notre journal comprend sa mission.

Pour ne pas être démesurément long, je dois me contenter d'indiquer brièvement les autres avantages de l'*Abeille*. Elle ne nous instruit pas seulement des faits qui ont lieu de nos jours, elle nous apprend encore ceux qui se sont accomplis par le passé. Vous savez tous combien de renseignements utiles elle nous a fournis et sur l'histoire du pays et par rapport à celle de cette maison. On a dit qu'elle renfermait souvent trop de vieilleries ; et c'est précisément ces vieilleries que plusieurs

prisent le plus dans notre journal. Croyez-le, MM., notre *Abeille*, toujours délicate et prévoyante, choisit admirablement les fleurs sur lesquelles elle se pose ; elle n'en extrait que le suc convenable pour nous présenter ensuite le miel le plus pur. Nous trouvons encore dans les colonnes de notre journal les caractères et les actions des plus grands hommes de nos jours, ainsi que les statistiques les plus intéressantes et les plus rares. Enfin, amie du Parnasse et des Muses, l'*Abeille* nous rapporte de temps en temps les fruits de leurs douces inspirations.

Les avantages que nous procure l'*Abeille* ne sont pas seulement pour ceux qui la lisent avec attention. Il y a des fruits doublement grands pour ceux qui travaillent à en remplir les colonnes ; fruits que nous devrions tous rechercher avec le plus grand empressement, et pour notre propre satisfaction et pour assurer le succès de notre feuille. "D'ailleurs, comme le disait un de nos premiers rédacteurs, un journal comme le notre, si petit qu'il soit, peut nous fournir l'occasion de nous exercer à la composition, et ce motif devrait sans doute faire quelque impression sur des jeunes gens qui par la suite pourront se trouver obligés de se servir de leur plume." Ainsi l'*Abeille* nous est infiniment utile sous un double rapport, Messieurs ; et c'est plus qu'il en faut pour nous engager tous à travailler avec ardeur à l'œuvre que nous avons si bien commencée. La joie intime que nous éprouverons d'avoir fait notre devoir nous dédomagera bien de nos travaux ; et plus tard, avec quels doux souvenirs nous nous rappellerons nos années de collège, en relisant nos premières productions et celles de nos amis ! avec quelle profonde satisfaction nous dirons alors : voilà ce que nous faisons quand j'étais écolier ! Il me resterait encore bien des choses à dire sur ce sujet : mais je crains d'abuser de votre patience. Cependant je voudrais avant de terminer, exprimer ce que vous pensez comme moi de la manière dont l'*Abeille* est rédigée. Mais on dit qu'Apicins se fâche toutes les fois qu'on lui donne des louanges, et certes je ne voudrais pas pour beaucoup lui tomber sous la main. J'espère néanmoins qu'il me pardonnera de dire ce que vous ne me pardonneriez pas de taire, c'est que, grâce à la manière habile dont il rédige l'*Abeille*, elle nous fait autant d'honneur qu'elle nous procure de plaisir et d'utilité.

Courage donc, chère *Abeille* ! Puisse-tu long-temps encore faire entendre tes doux murmures et répandre partout tes bienfaits ! Qu'il me soit permis de terminer ici avec notre poète, T. C. :

Cours donc avec gaieté, quitte là tes alarmes,
Et protégé de tous et partout soutenu,
Semblable à ce bosu qu'on trouvait plein de charmes,
Sois comme lui fêté, accueilli, bienvenu.

LE BANQUET DE LA

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

Pour célébrer notre Presse
Réunissons tous nos voix ;
Que chacun de nous s'empresse
De répéter à la fois :

Allons,
Chantons :

Vive, vive, vive la Presse !
Succès, bonheur en tout temps.

Ici point de badinages,
Publions à pleins gosiers
Les précieux avantages
Qu'elle donne aux écoliers.

A la Presse plus de peine,
Le plaisir y va son train,
Car auprès d'elle elle entraîne
L'antidote du chagrin.

Etes-vous dans la tristesse,
Avez-vous le Diable-Bleu ?
Rouge ou bleu quand on le presse
Il faut qu'il nous dise adieu.

Si vous voulez de l'étude
Chasser un trop fort dégoût,
Venez sans inquiétude
Et vous en verrez le bout.

Admirez donc l'ordonnance
De ce splendide repas ;
Mes amis, faisons bombance,
La Presse fournit les plats.

Sans prendre de périphrases
On peut dire en vérité
Que d'è plus du fond des casses
Souvent sort un beau pâté.

Sans en dire davantage,
On peut conclure à propos :
Qu'à la Presse on se partage
Toujours le plaisir en gros.

T. C.

DISCOURS DE M. A. MARMET.

Apicus, MM., ne croit ni mériter le mot flateur de notre vice-président ; ni être aussi à craindre qu'on le dit ; si la bonne volonté est un mérite, il se le reconnaître, mais on lui permettra aussi, de l'attribuer à ceux qui lui en ont si bien donné l'exemple. Certainement si quelqu'un mérite nos louanges, c'est bien ceux qui ont tant fait pour l'*Abeille*, cette année et les années précédentes, et qui viennent encore de la sauver du plus grand péril qu'elle eu à courir.

Cette gloire, Messieurs, vous la partagez tous, et je dois vous en féliciter : je dois vous féliciter de vos généreux efforts, vous féliciter d'avoir su comprendre tout ce qu'il y avait pour nous, à soutenir l'*Abeille*, d'honneur et d'avantages.

Parmi ces avantages, le Séminaire avait en vue, dans l'établissement de notre journal, de nous procurer un amusement utile, de nous mettre au fait des questions politiques, ou autres tant locales qu'étrangères, enfin de nous fournir l'occasion de

nous exercer à écrire. C'est de ce dernier avantage que je vous entretiendrai quelques instants. Je me bornerai à vous présenter quelques réflexions sur l'importance qu'il y a de s'exercer à écrire ; importance qui devient nécessité si nous ne considérons que nous-mêmes, importance qui devient un devoir si nous considérons nos obligations envers notre patrie et notre religion.

Aucun art, comme le dit si bien Cicéron, ne convient, à l'égal de l'art d'écrire, à tous les lieux, à tous les âges, à tous les temps, à toutes les circonstances de la vie. Les lettres nourrissent la jeunesse et réjouissent le vieil âge ; elles sont nos délices chez nous et nous sont souvent nécessaires dehors ; elles veillent avec nous, elles voyagent avec nous, elles ornent notre fortune, elles nous offrent dans le malheur un refuge et une consolation ; n'est-ce pas elles en effet qui adoucissaient l'amertume de l'exil de Virgile et du poète de Sulmone ? n'est-ce pas elles qui avec la religion et l'amitié, aidaient Silvio à supporter ses chaînes au Spielberg ? . . . Les lettres sont un ami fidèle qui ne nous quitte plus une fois que nous sommes liés avec lui.

A ces motifs généraux s'en joignent de plus particuliers et de plus directs pour nous, jeunes gens souvent sans fortune et qui avons à nous faire notre avenir ; la culture des lettres et les fruits que nous en retirerons seront pour nous une puissante recommandation à notre entrée dans le monde. Elle seule nous donne cette précieuse facilité d'élocution, le cachet d'une bonne éducation ; elle seule donne au style de nos lettres cette aisance, cette propriété de termes, cette convenance, toutes ces qualités enfin par lesquelles on juge si souvent de la capacité et des talents des hommes.

Utiles à tous, les lettres deviennent nécessaires à ceux qui sont appelés à certaines professions ; elles sont indispensables à celui qui se destine à la noble fonction de défendre les intérêts et quelque fois la vie de ses semblables. Les Loiseau de Mauléon, les Lally Tollandal, les Moquin, et si on me le permet, les Vallières, eussent-ils été si célèbres avocats, s'ils n'avaient uni l'art de bien écrire et de bien dire à la science du juriconsulte ? Et puis, MM., quelque état que nous embrassions, qui de nous, placé dans la société à un rang auquel notre instruction nous donne droit de prétendre, qui de nous n'aura à écrire pour la publicité ? qui de nous n'aura à se prononcer publiquement sur quelque question d'intérêt général ? Et c'est ici que la culture des lettres devient pour nous un devoir.

Partout la classe instruite a des obligations à remplir envers celle qui ne

l'est pas, et ces obligations augmentent à proportion que l'instruction est moins répandue dans un pays. Or nul doute que nous qui sommes choisis 1 sur 500 de nos compatriotes pour recevoir une éducation distinguée, nul doute que nous n'ayons envers eux de pressants devoirs ; dès à présent nous devons travailler à nous rendre dignes de ce que l'avenir espère de nous ; et pour parvenir à cette fin la culture des lettres nous est encore nécessaire. La patrie attend de nous que nous éclairions et dirigerons, par nos écrits et nos paroles, l'opinion publique ; elle nous appelle peut-être à prendre place parmi les législateurs, et dans ce poste éminent, combien nous lui serons plus utiles, si nous avons acquis l'art d'attaquer, de renverser, de détruire une opinion fautive et perverse, d'en défendre une juste et vraie et d'y amener les autres ? Enfin MM., je n'aurais qu'à vous citer quelques noms bien connus, pour vous prouver le nombre et la grandeur des services que peut rendre à ses citoyens un littérateur patriote.

Mais nous sommes catholiques avant d'être citoyens, et au-dessus de ce que nous devons à notre patrie, se place ce que nous devons à la religion ; et ici la culture des lettres devient pour nous un devoir impérieux. Qu'un prêtre doive s'y être appliqué, on n'en peut douter. Que de bien n'opérerait-il pas, si à la science et au zèle, il joint encore l'art de toucher, de convaincre et de persuader les hommes ! Mais l'obligation de défendre la religion et par conséquent de s'en rendre capable, ne regarde pas le prêtre seul.

On doit déplorer que dans notre pays si peu d'hommes comprennent ce devoir et se mettent en état de le remplir. Nous avons vu quelquefois des attaques dirigées par des laïques contre la religion. En ces occurrences, était-ce au prêtre dont le ministère est essentiellement de paix et de conciliation, dont alors on est toujours ét à soupçonner les motifs, était-ce à lui à descendre dans l'arène ? Non c'eût à un homme du monde à élèver alors la voix, sa parole eût été bien plus puissante et pourtant si on ne relevait le gant, le mal était fait sans que même il se fût élevée une protestation à l'encontre. Dirait-on que personne n'avait senti battre son cœur à l'outrage faite à sa religion ? Oh ! non, MM., vous le savez, sa foi est trop chère au Canadien ; mais si l'indifférence était pour quelques uns la cause de leur silence, pour la plupart leur inhabileté à tenir une plume, qu'ils sentaient et qu'ils se rapprochaient peut-être, les forçait à se taire. Eh ! MM., au pas dont l'impiété progresse parmi nous, qui peut dire que nous posséderons toujours en paix l'héri-

tage sacré que nous ont légué nos ancêtres ? qui peut dire que nous n'aurons pas à défendre le domaine qu'ils nous ont laissé ? Alors, dans ces combats des derniers jours comme aux premiers âges du christianisme, ce ne sera pas au prêtre seul, mais à nous tous qui aurons reçu des armes, à combattre.

La France catholique et la jeunesse religieuse de ce pays ont bien compris ce devoir de l'homme du monde envers sa religion; et pour n'en citer qu'un exemple entre mille; que de services n'a pas rendus au catholicisme, l'illustre Montalembert, depuis le jour où, sortant du collège, il plaida dans le procès de *l'école libre*, la cause de la liberté et de la foi ? ...

Nous ne sommes peut-être pas appelés à faire des hommes remarquables, MM., mais nous sommes tous appelés à faire des hommes utiles. La fortune, la puissance nous manqueront peut-être, mais pour faire le bien, l'homme instruit a toujours en main deux puissans moyens, parler ou écrire. Pour parvenir à cet art difficile d'écrire, écrivons, suivant le précepte, et écrivons encore; nous nous préparerons ainsi une source de nobles jouissances pour le reste de notre vie, et nous nous mettrons en état d'accomplir ce que la patrie et la religion attendent de nous.

DISCOURS DE M. A. LÉGARÉ.

Messieurs,

Je craindrais fort de m'attirer les justes reproches de mes confrères externes, si je ne profitais pas de cette heureuse circonstance pour vous exprimer leurs sentimens, tant au sujet de la société typographique que sur celui de l'Abeille.

Lorsque nous apprîmes, nous externes, qu'une société s'était organisée parmi les pensionnaires pour l'achat d'une presse, et l'impression d'un petit journal, je dois vous avouer que nous en ressentîmes quelque peine. Ce chagrin était causé, non pas par la pensée de votre bonheur, mais bien par la crainte de n'y pas participer. Nous eûmes alors le malheur de croire que vous garderiez pour vous seuls tous les avantages qui devaient résulter d'une telle société, avantages que nous savions apprécier et par conséquent désirer. Mais quelle ne fut pas notre joie et notre surprise, lorsque nous apprîmes, à n'en pas douter, que la société typographique avait obtenu pour les externes la permission de recevoir l'Abeille et même celle d'y insérer leurs écrits ? Recevoir l'Abeille était sans doute pour nous un grand avantage, puisque par elle nous pourrions jouir des travaux de nos confrères, lire avec plaisir leurs diverses productions, nous instruire avec exactitude des évènements qui sur-

viendraient tant dans le pays qu'à l'étranger; et cela, pour une somme excessivement modique, ce qui mérite bien aussi considération de la part des étudiants, parmi lesquels il se trouve rarement des Crépus. En ouvrant les colonnes de l'Abeille à nos écrits, la société typographique nous rendait encore un service considérable, puisque par là elle nous fournissait l'occasion de nous livrer à la composition; et, ce qui est plus important encore, un motif de la soigner plus que l'on ne le fait ordinairement. En pensant à tous ces avantages, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Honneur à cette société qui a jugé alors, comme elle le fera toujours, j'en suis certain, que pensionnaires et externes, étant tous élèves du même collège, nous devons nous regarder comme des amis, comme des frères, entre lesquels tout est commun, les biens comme les maux, les plaisirs comme les peines !

Cette noble conduite de la société typographique a produit ses fruits. Pour nous l'Abeille n'est pas le journal des pensionnaires, c'est celui des écoliers, c'est le nôtre; il est l'objet de notre sollicitude et de nos complaisances; nous l'attendons avec impatience, nous le lisons avec avidité, et nous le conservons avec soin. Parler mal de l'Abeille, ce serait presque nous insulter. Et pourrait-il en être autrement ? L'Abeille est en partie notre œuvre, mais elle est plus particulièrement celle de nos confrères, que leur conduite bienveillante envers nous, nous a appris à regarder comme autant d'amis chéris. Honneur donc, encore une fois, à la société typographique pour ces heureux résultats, qui lui sont dus ! Oui honneur ! mais aussi reconnaissance ! Reconnaissance, parce que l'Abeille a augmenté parmi nous l'amour de la lecture des autres journaux, et qu'elle a puissamment contribué à donner à plusieurs un goût plus décidé pour les ouvrages sérieux. Reconnaissance, parce que tous ceux qui ont voulu remplir les colonnes de l'Abeille se sont trouvés dans l'heureuse nécessité de faire des recherches qu'ils n'auraient peut-être jamais faites, ou que certainement ils n'auraient jamais si bien faites. Ce travail leur a gravé dans l'esprit des faits qu'ils n'obtiendraient point, je dirai même, qu'ils ne pourront point oublier. Reconnaissance par conséquent de la part des externes qui savent de quoi ils se privent à la société tous ces avantages ! Reconnaissance aussi de la part de nous tous pour la belle fête que la société nous donne en ce jour ! Elle a su la faire comme elle fait toute chose, d'une manière honorable pour elle, et infiniment agréable pour nous. Ce jour, Messieurs, je n'en doute pas, sera pour chacun de nous un de ces jours que

l'on oublie jamais. Pour moi, je suis bien sûr de n'en jamais perdre le souvenir. Déjà même il me semble être rendu un âge avancé, et retrouver alors tous vos noms dans ma mémoire, vous revoir autour de cette table, entendre vos discours et vos chants, et ressentir encore les douces émotions que j'éprouve en ce moment. Mais pourquoi retiendrai-je plus longtemps votre attention pour ne vous dire que ce que vous ressentez tous aussi bien et mieux que moi ? Je termine donc en répétant des paroles que mon cœur met sans cesse dans ma bouche : Honneur et reconnaissance à la société typographique !

DISCOURS DE M. J. PERREAULT.

Mr. le Président et Messieurs,

Je sens bien qu'après les éloquentes discours que nous venons d'entendre, le mieux pour moi serait de faire ce qu'on nous recommande si souvent, de garder le silence : mais puisque vous avez bien voulu me faire l'honneur de m'appeler pour représenter notre Salle à votre splendide banquet, je me crois obligé de me faire, en ce moment, l'interprète des sentimens de mes confrères. Je serai aussi court que possible, car, comme a dit je ne sais quel auteur, *parva decet parvum*, ce qui veut dire, je crois que les petits doivent faire de petits discours.

Il serait inutile, Mrs. de louer ici les efforts généreux que vous faites chaque jour pour l'avancement de votre société, car ce magnifique repas indique assez l'état prospère où elle est, et fait votre éloge mieux que tout ce qu'on pourrait dire; il ne nous reste qu'à faire, *en bien mangeant, l'éloge des morceaux*.

Mais ce que je regarde comme important en ce moment, c'est de vous faire connaître l'intérêt que nous vous portons, et l'ardeur avec laquelle nous lisons ou plutôt nous dévorons votre intéressant journal. C'est toujours une grande fête pour nous lorsque nous recevons l'Abeille, et votre agent pour la Petite Salle m'est témoin de la joie bruyante et de l'empressement avec lesquels nous courons à lui lorsqu'il arrive; les petits goujons ne se précipitent pas avec plus d'avidité sur l'hameçon.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir, comme vous, aider à l'Abeille à composer le miel qu'elle va cueillir de fleur en fleur. Mais nous vivons de l'espérance de pouvoir bientôt joindre nos efforts aux vôtres et déjà dans de faibles corps s'allume un grand courage, qui plus tard, je l'espère, vous suscitera de dignes successeurs. Oui, quand viendra notre tour nous répondrons aux espérances que vous avez droit de fonder

sur nous. Vous ne nous reprocherez pas de n'avoir pas eu le courage de soutenir une société que vos efforts ont déjà rendue si florissante, et n'avoir pu soutenir un papier que vous avez fondé avec tant de peine et publié avec un succès égal à votre zèle.

Serait-il donc dit plus tard que nous l'avons laissé périr entre nos mains un passe-temps si digne des élèves d'une maison comme la nôtre? Un souvenir si précieux de nos jeux littéraires et qu'il nous sera peut-être un jour si agréable de nous rappeler? Oh! non jamais.

Ainsi donc, chère *Abeille*, tu vivras... long-temps encore... et, j'ose l'espérer, tant qu'il y aura des écoliers au Séminaire de Québec.

L'ABEILLE.

"Forsan et haec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 31 JANVIER, 1850.

Jeudi nous entrions donc, trois heures et demie sonnante, dans l'antique réfectoire qui a vu, pendant 150 ans, les générations qui nous ont précédés venir lui rendre trois fois le jour une pieuse visite. Ces vieux murs semblaient tressaillir au bruit des armes et aux propos des guerriers qu'ils n'entendaient plus depuis vingt années, et s'épanouir à la fumée odorante des mets.

Les yeux sont d'abord éblouis de l'éclat de l'argenterie et des candélabres. Il paraît qu'on a envie de prolonger la fête, car apparemment, on n'allumera pas les bougies à trois heures et demi.

Cependant les convives prennent place. Les tables sont disposés en grec, M. le président va s'asseoir à la table du sommet; deux anciens présidents, M. Laverdière et M. Racine aujourd'hui ecclésiastiques, sont à ses côtés: les conviés, parmi lesquels on remarque M. M. Ad. et Cy. Legaré, nos agents et M. M. Perreault, Fraser et Pelletier, nos trois seuls actionnaires de la petite salle, se rangent autour des tables.

Adieu pour aujourd'hui au silence et à la vie de *Henri de Rohan*, maréchal, gouverneur, &c On se met à l'œuvre sans préambule et chacun prouve à l'envi, l'authenticité de ses dispositions et la qualité des mets.

Au premiers services succèdent le premier puis le second dessert; enfin apparaît, au milieu des acclamations, ce magnifique *pain de savoir*, le joyau du substantiel de la fête, fier de l'étendard de soie blanche à franges d'or, qui le surmonte, sur lequel est dessiné au parfait une charmante petite presse, la nôtre. Mais que pouvons-nous, faibles orateurs, pour la gloire

des grandes choses?.... La plume d'Apicius donnera-t-elle l'idée de ce que les yeux d'un écolier de Québec n'ont jamais vu jusqu'ici?

Aussi les poètes et les orateurs célèbrent-ils sa gloire à l'envi. T. C. proteste à qu'il ne veut plus rimer; mais tout-à-coup, le feu sacré s'allume, le poète laisse échapper malgré lui dans le banquet de la société typographique, quelques riens accords. Si nous ne craignons d'offenser l'humble incognito de l'auteur de *Larcine des abeilles aux abeilles collaboratrices* nous dirions que Uranie a emprunté pour célébrer notre presse la lyre de Polymnie. Nous laissons à la postérité les noms des Orateurs et des Rhapsodes de la fête.

Discours par Mr. Hubert Girroir. Préambule, puis chanson de circonstance, *la Rime des abeilles aux abeilles collaboratrices*, chantée par Mr. J. Perreault.

M. Charles Buckley, discours.
M. Laverdière, chanson de circonstance, *Le banquet de la société typographique*.
M. Alph. Marmet, discours.
M. J. B. Marcoux, chanson.
M. A. Legaré, discours.
M. C. Buckley, chanson.
Mr J. Perreault, discours.
M. Marmet, chanson.
M. Buckley, Chanson.
M. Laverdière, chanson.
M. Racine, chanson.
M. El. Angers, chanson.
M. Racine, chanson.

Hélas! pourquoi le bonheur ne dure-t-il pas toujours? Il était six heures et demie: les trois heures qui venaient de s'écouler nous avaient paru un instant. Nous dîmes tous adieu, à regret, à cette salle désormais silencieuse et qui sembla s'assombrir de nouveau en nous voyant partir. Adieu, Adieu jusqu'à ce que nous revenions te revoir, l'année prochaine, à pareil jour.

C'est un devoir bien doux pour nous de rendre témoignage de la piété et du zèle avec lesquels nos confrères ont célébré la belle fête de St. François de Sales. On peut dire que l'orchestre et le chœur se sont surpassés dans l'exécution de la messe et des vêpres en musique.

Nous avons préparé un article au sujet de cette belle fête; Mais, malgré nos six pages, nous sommes forcés de le remettre faute de place.

L'honorable J. Chabot a été élu représentant de la cité de Québec. La journée de Samedi avait offert un résultat de 1407 votes pour Mr. Chabot et 681 pour Mr. Legaré. Celle de Lundi donna 2007 voix

en faveur du premier candidat, et 1203 en faveur du second. Majorité absolue pour Mr. Chabot 804. La proclamation a eu lieu Mardi. A l'exception de quelques coups de poings dans deux ou trois polls, la tranquillité la plus parfaite a regné, grâce à la précaution prise par l'officier rapporteur d'armer 500 constables spéciaux.

ILE DU PRINCE EDOUARD. L'Assemblée de cette île a été dissoute. Les élections devront être terminées le 1er Mars.

TERRENEUVE. Nous avons des nouvelles de cette colonie jusqu'au 10 janvier. La législature devant s'assembler vers la fin du mois. La cathédrale bâtie par les catholiques à Saint-Jean a dû être consacrée le dimanche, 13 janvier.

Canadien.

Premiers.

RHÉTORIQUE.

C. Legaré, en thème.
E. Michaud, en version grecque.

SECONDE.

J. Rioux, Z. Leblanc, L. Baudet, A. Thi-
baudeau, J. Blouin, D. Gonthier, en ver-
sion grecque.

TROISIÈME.

L. Gariépy, en version grecque.

QUATRIÈME.

H. Dérutisseau, en grec.

CINQUIÈME.

A. Fournier, } en arithmétique.
J. B. Plamondon, }

SIXIÈME.

A. Trudelle, en version.
M. Benoit, en thème.

SEPTIÈME.

J. Coleman, J. Grace, Z. Frémotte, A.
Blouin, H. Power, en arithmétique.
P. Girard, J. Coleman, en verbes latins.

HUITIÈME.

1er. Ordre.

J. B. Gagnon, en verbes français.

2d. Ordre.

H. W. Welch, en adjectifs français.

NOUVELLES D'EUROPE.

ANGLETERRE. Si l'on en croit le *Journal de Québec*, la prétendue indifférence de l'Angleterre pour la conservation du Canada n'est rien moins que certaine. Pour le prouver, il cite la conduite que l'on vient de tenir envers quelques marchands de Londres. Ceux-ci voulant savoir de lord John Russell et de lord Grey si l'on devait croire à l'annexion, ne purent pas même avoir audience, et, pour toute réponse, on leur dit que la pensée même de l'annexion était criminelle.

FRANCE. L'assemblée nationale s'est occupée dernièrement de ce qu'on appelle la petite loi de Parien, sur l'armovibilité des maîtres d'école. Cette loi a d'abord été assez mal accueillie. On croyait, ce qui n'est pas impossible, que le ministère voulait par-là détourner l'attention de la grande loi organique dont celle-ci n'est qu'un article détaché. Ainsi l'urgence de cette loi fut rejetée. Pour calmer les emites de l'assemblée on se proposa de fixer la durée de la petite loi à trois mois, par exemple, et le temps écoulé, de remettre la grande loi à l'ordre du jour.

On va recommencer prochainement à Notre-Dame de Paris des réparations intérieures nécessitées par l'état de nudité et d'abandon de cette basilique. La décoration sur celle que l'on voit dans le chœur de l'église de St. Germain-des-Près. Les voûtes seront azurées et étoilées d'or et les autres parties de l'édifice ornées dans le style des décorations en usage au treizième siècle, on ne veut rien épargner pour lui rendre son ancienne magnificence.

On parle aussi de la construction d'un baptistère qui n'entrait pas dans les plans primitifs et que l'on désirait voir détaché du reste de l'édifice.

ALLEMAGNE. La Prusse et l'Autriche continuent de s'observer avec un œil de défiance et de chercher tous les moyens de se nuire. J'ai déjà dit que cette dernière puissance était intervenue dans la Saxe où l'on prétend qu'elle dispose d'un corps d'armée de 26 000 h.; dernièrement la Prusse a aussi tourné son attention de ce côté-là, sous prétexte de rendre la partie égale.

PIÉMONT. Les résultats des élections sont favorables aux conservateurs et déassent même l'attente des meilleurs amis du ministère. On calcule que le gouvernement aura pour lui les deux tiers de la chambre totale.

ESPAGNE. Les difficultés au sujet des biens du clergé sont toujours les mêmes. Il parait que le nonce du pape demande la restitution de ceux qui ne sont pas encore vendus, une indemnité pour ceux qui ont été aliénés et une position financière indépendante du gouvernement, ce que le ministère actuel croit devoir refuser.

L'ART DE BIEN LIRE A HAUTE VOIX.

(suite et fin.)

Quoiqu'il ne faille pas, comme je viens de le dire, s'arrêter, sans distinction, et maladroitement, à toutes les césures et à la terminaison des vers, il ne faut cependant pas omettre de faire sentir, peu ou beaucoup, quand le sens le permet, ces intersections qui entrent pour quelque chose

dans la grâce de la composition. Or, il est des vers, tels, par exemple, que ceux de sept syllabes, où le point de pose est très-difficile à saisir, et n'est pas encore d'un très-grand nombre de lecteurs. C'est alors que l'habitude de faire des vers guide beaucoup dans ces petites formes à observer quand on lit.

Il serait cependant injuste de frustrer la prose d'un genre de facilité qu'elle offre au lecteur, de plus que les vers : c'est de pouvoir omettre quelquefois, à son gré, certains mots qui la déparent et la rendent languissante, et de lui donner, par ces corrections, faites subitement, une meilleure tournure ; c'est de pouvoir dans d'autres occasions, y ajouter de certains mots qui donnent du degré à son énergie, à la facilité de la lecture, au mérite de l'ouvrage, à l'effet qu'on veut produire. Il faut de l'habileté et de la prestesse pour user de ces sortes de tempéraments ; et c'est en quoi la connaissance intime de la langue devient essentielle au lecteur.

Il n'est pas moins indispensable de bien savoir les règles de la prosodie et de l'accentuation. Cette nécessité n'a pas besoin d'être démontrée. Ajoutons-y les règles de ponctuation ; si on ne les connaît pas parfaitement, si on ne les suit pas avec exactitude, on risque de laisser échapper de faux tons, de faire ces pauses ridicules, des enjambements &c. on s'expose enfin à toutes sortes de maladresse.

Avec de l'étude, on peut se procurer les connaissances dont je viens de parler ; mais il est encore d'autres qualités que l'on ne peut acquérir par soi-même, et qui sont personnelles au lecteur.

La première est la beauté et la flexibilité de la voix. Si la voix n'est pas sonore et pleine, si elle a quelque chose de sourd ou de rude, si elle ne sait pas se plier à tous les tons, si elle n'est pas un peu harmonieuse, jamais elle ne commandera l'attention. Le lecteur aura beau avoir un vrai talent, il ne pourra s'en faire honneur.

La seconde est la bonté de la vue et son agilité. L'œil doit parcourir la seconde ligne dans le temps où la voix prononce la première : sans cela, l'on ne peut s'assurer son ton, ni en changer adroitement quand on n'a pas le véritable. D'ailleurs, avant de commencer la phrase, la vue doit se porter avec vélocité vers le point terminal, pour savoir si c'est un point ordinaire, ou s'il est interrogatif, admiratif, &c. et pour déterminer l'intonation ; tout ceci doit être fait sans que le cours de la lecture soit interrompu.

La troisième est la rectitude de la prononciation. Il n'est pas question ici de la prosodie proprement dite, mais de la

nécessité de prononcer parfaitement chaque syllabe, de manière que toutes soient articulées distinctement, bien séparées de leurs voisines, et qu'aucune ne soit atténuée ni sourde. C'est le moyen de se faire entendre de loin, et d'empêcher l'auditeur de se demander tout bas : Qu'est-ce que le lecteur veut dire ?

Enfin la quatrième qualité est le rapport de la physionomie avec ce qu'on lit. Toute gêne des pieds et des mains est à peu près interdite au lecteur, qui d'abord est assis, qui ensuite tient son livre d'une main, et de l'autre en tourne les feuilles ; mais l'expression de sa figure peut ajouter de l'expression à ce qu'il lit. L'œil peut s'animer plus ou moins, le sourcil se froncer ou s'étendre, la bouche admettre ou repousser le sourire, la tête se pencher, quelques mouvements, tout cela, bien ménagé, donne de l'âme à la lecture, et concilie l'attention et la bienveillance des auditeurs.

Ajoutons à cela qu'il faut bien choisir ses lecteurs, et, dans ce choix, avoir égard à soi, aux auditeurs, aux circonstances. Ceci n'a pas besoin de commentaire.

Une grande attention en lisant, c'est de savoir faire des pauses, afin de pouvoir reprendre sa respiration. On voit des personnes s'étouffer, en voulant finir une période, faute de s'être ménagé des intervalles dans les coupures qu'elles pouvaient y faire.

Il faut surtout se garder, en commençant une lecture, de prendre sa voix autrement que dans médium. Outre qu'on est plus le maître, et qu'on se fait beaucoup mieux entendre, on se réserve les moyens de la varier à volonté, soit dans le haut, soit dans le bas, quand le cas l'exige et sans qu'on en soit incommodé. Il est des lecteurs qui croient qu'en la prenant dans le haut, ils se feront entendre de plus loin : c'est une erreur, et ils se gênent bien inutilement.

ÉPIGRAMME.

Ci git Hugoes chargé d'années,
Qui mourut sans être éclairci
A quelle fin la destinée
L'avait mis dans ce monde-ci.

Quam multi Hugoes!

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille, et les externes, chez M.M. A. et C. Legaré.
HUBERT GIRROIR, Gérant.